

3 1761 04202 9173

LES SUITES

D'UN

MARIAGE DE RAISON,

Drame en un Acte, mêlé de Couplets;

PAR MM.

DARTOIS, LÉON BRUNSWICK ET **LHÉRIE**;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS,
LE 6 MAI 1829.



PARIS.

CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le général comte de Brémont. .	M. Thénard.
ÉDOUARD, son fils, colonel. . . .	M. Armand.
SUZETTE, femme de Bertrand . .	Mme Albert.
BERTRAND, ancien militaire, faisant valoir une ferme, ayant une jambe de bois	M. Potier.
PINCHON, fermier, parent de Bertrand	M Bouffé.
Madame PINCHON, sa femme . .	Mlle Déjazet.
MICHEL, garçon de ferme. . . .	

La scène se passe à la ferme de Bertrand.

Nota. Pour avoir la musique de cet ouvrage, s'adresser a M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, n° 6.

LES SUITES

D'UN

MARIAGE DE RAISON,

DRAME EN UN ACTE.

(Le théâtre représente la salle basse d'une maison rustique. A droite une porte d'entrée; dans le fond une autre porte et deux fenêtres laissent apercevoir un jardin. Deux tables, des chaises et une armoire composent l'ameublement. Une paire de pistolets est accrochée au mur, à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON, Mme PINCHON, *entrant par la porte du fond.*

MAD. PINCHON.

Ah! nous voilà arrivés! (*Appelant son mari.*) Pinchon! Pinchon!... ici, Pinchon!

PINCHON, *entrant.*

Me voici, madame Pinchon... C'est que je m'étais arrêté auprès de la mare à regarder les canards.

MAD. PINCHON, *examinant.*

Hein! comme cette ferme-là est tenue! comme tout ça est en ordre!

PINCHON.

C'est que Suzette est une bonne ménagère... une brave mère de famille; faut voir comme ell' vous soigne ses deux gentils marmots!

MAD. PINCHON.

Elle fait comme moi.

PINCHON.

Je le sais bien; mais il n'y a que trois ans qu'elle est mariée, et elle t'a déjà rattrapée.

Air : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Dans un ménage où tout prospère,
Où l'amitié règne en tout temps,
C'est un doux plaisir d'être père !

MADAME PINCHON.

N'as-tu pas deux jolis enfans ? (*bis.*)

PINCHON.

De not' bonheur ils sont la chaîne ;
Mais si le ciel comblait mes vœux,
Nous en aurions une douzaine.

MADAME PINCHON.

Je n'ai jamais demandé mieux. (*bis.*)

PINCHON.

Oh ! je sais bien qu'il n'y a pas de ta faute, je te rends justice... Mais dis donc, femme, c'est tout d' même une bonne acquisition que nous allons faire là avec le cousin Bertrand : un petit bois bien planté, à deux pas d'ici, et bon marché...

MAD. PINCHON.

Prends garde !... tes bons marchés sont toujours un peu chers.

PINCHON, *avec malice.*

Madame Pinchon, j'ai pourtant déja fait plus d'un bon marché dans ma vie... vous savez que je me connais en bon terrain ?

MAD. PINCHON.

Oui... quelquefois.

PINCHON.

D'ailleurs, ici je n'agis pas seul ; j'achète de moitié avec le cousin Bertrand. Quand je pense que c'est avec le produit de la ferme que le général lui a donnée lors de son mariage avec Suzette qu'il fait cette acquisition !... C'est bien flatteur, tout d' même, que M. Édouard ait été amoureux de sa femme.

MAD. PINCHON.

Ah ! tu trouves ça flatteur ?

PINCHON.

C'est une bénédiction ! quel dommage qu'il n'ait pas été amoureux de toi ! ça vous arrange un ménage tout de suite... Eh bien ! malgré tout cela, madame Bertrand ne me fait pas l'effet d'être heureuse.

MAD. PINCHON.

Crie donc encore plus fort, pour que son mari t'entende! Et qui te fait croire que Suzette n'est pas heureuse, dis?

PINCHON.

Chut! (*A mi-voix.*) D'abord, elle ne rit jamais qu'à moitié, et je l'ai surprise l'autre jour embrassant son garçon avec des larmes qui lui roulaient dans les yeux! que ça m'a tout attendri... Ensuite, c'est au vu de tout le monde, elle dépérit, surtout depuis trois ans, juste enfin depuis le mariage de M. Édouard; non que je prétende que ça soit ça... mais je te dis que Suzette n'est pas heureuse.

MAD. PINCHON.

Est-ce que les femmes sont jamais heureuses? est-ce que je le suis, moi?

PINCHON.

Tiens, cette question!

MAD. PINCHON.

Suzette est d'une faible santé, voilà tout. Ce ne sont ni les bons procédés, ni les attentions qui lui manquent avec son mari... Voilà un homme, celui-là; il fait tout ce que veut sa femme.

PINCHON.

Il n'y a pas que lui, mon Dieu! il n'y a pas que lui. Mais, vois-tu, ma femme, tu ne sais peut-être pas ça... on n'oublie pas facilement un jeune et joli garçon qui nous a aimés... on a beau faire... c'est toujours là.

MAD. PINCHON.

Et moi, je te réponds que ça ne reste pas toujours là. Écoute, Pinchon, et que je ne te le redise plus: je te défends de remettre ce sujet sur le tapis... il y aurait de quoi!... M. Édouard, de son côté, est très-heureux dans son ménage, du moins à ce qu'on dit, et il est impossible que Suzette puisse songer...

BERTRAND, *en dehors.*

Michel, ferme la porte du jardin!

MAD. PINCHON.

Les voici... silence!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTRAND, SUZETTE, *tenant son enfant par la main.*

BERTRAND.

Eh! les voilà!

TOUS QUATRE.

Ces chers amis!

AIR : *Plaisirs de notre enfance.*

L'instant qui nous rassemble
Fait battre mon cœur de plaisir;
Nous fûmes heureux ensemble,
C'est un doux souvenir.

MADAME PINCHON.

Je vois que tout prospère
Selon votre désir.

BERTRAND, *montrant son fils.*

Tous les jours près d' sa mère
J'vois mon bonheur grandir.

TOUS.

L'instant qui nous rassemble, etc.

SUZETTE, *à madame Pinchon.*

Que tu es aimable d'être venue! moi qui vais si peu te voir!

MAD. PINCHON.

Ah! dame! je vois que tu as de l'occupation dans ton ménage!

BERTRAND.

Oh! nous n'en manquons pas!

AIR *d'Aristippe.*

Vous souvient-il qu'en épousant Suzette,
Sans m'prévaloir du droit de son époux,
Je lui remis la clé de sa chambrette
En lui disant : J'veux la tenir de vous,
Quand vous m'aim'rez j' la recevrai de vous

Suzette émue, en voyant ma franchise,
Récompensa l'amour qui me guidait,
Le même soir sa clé me fut remise,
Et vous voyez l'usag' que j'en ai fait.

PINCHON.

Il est bon, l'usage!...

MAD. BERTRAND.

Ah! Bertrand peut se flatter d'avoir de beaux enfans!

PINCHON.

Oh! pour ça, oui... et nos enfans aussi...

MAD. PINCHON, *à son mari.*

Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde!

SUZETTE, *à madame Pinchon.*

Tu es toujours bien contente de ton mari?

MAD. PINCHON, *avec malice.*

Assez... et toi?

BERTRAND.

Oh! dame! je fais tout ce que je peux pour que ma Suzette soit contente de moi.

MAD. PINCHON.

Et elle l'est, j'en suis sûre! Un militaire!... Moi, j'ai toujours eu du goût pour l'uniforme, et j'aurais voulu que mon mari fût militaire.

PINCHON.

Oui... pompier ou gendarme!

SUZETTE, *en fixant son mari.*

Je pense comme vous, mes amis: le bonheur d'une femme est assuré avec un homme estimable.

MAD. PINCHON.

Je te l'ai dit dans le temps, Suzette, tu n'épouses pas un élégant, un mirliflor; mais un homme solide.

PINCHON, *à part.*

Mais, pas trop!

MAD. PINCHON.

Ça n'est pas un faiseur de belles phrases, mais de bonnes actions, sans compter les belles, car il en a fait.

BERTRAND.

Cousine!...

PINCHON.

Oui, il en a fait!

MAD. PINCHON.

C'est un homme capable!...

BERTRAND.

Cousine, si vous étiez ma femme, vous n'auriez peut-être pas si bonne opinion de moi. Je ne suis pas méchant, mais je manque d'éducation; je n'ai rien appris, si ce n'est à donner ou à recevoir (*il fait le geste de se battre*), et ça me rend quelquefois un peu brusque; alors, je crains que ça ne plaise pas à Suzette, ça me cause du chagrin... Avec ça, quand je pense à cette diable d'infirmité !...

(*Il montre sa jambe de bois.*)

MAD. PINCHON.

Ça?... ça n'est rien du tout! au contraire, les femmes aiment les braves, et c'est une sûreté pour elles.

AIR *du Cabaret.*

Au premier rang des invalides,
N'est-il pas bien doux de songer
Qu'on a des jambes plus solides
Et dont on peut encore changer.
J'ai vu des époux fort ingambes
Dont les femm's se plaignaient tout bas;
Parlez-moi d'un mari sans jambes,
Ça ne court pas! (*bis.*)

PINCHON, *à part.*

Et c'est plus facile à attraper.

MAD. PINCHON.

D'ailleurs, ne l'as-tu pas perdue pour ce bon M. Édouard?

(*Au nom d'Édouard, Suzette a fait un mouvement que Mme Pinchon a remarqué.*)

BERTRAND, *montrant les pistolets.*

Voilà encore les camarades qui m'ont servi; ils ne me quitteront jamais!... Ah! ça, Pinchon, as-tu apporté les papiers nécessaires à notre acquisition?

PINCHON, *tirant du papier timbré de sa poche.*

Tiens, voilà le timbre... Mais un instant... l'adjudication n'aura lieu que ce soir, et je ne me mets pas en route avant d'avoir mangé un morceau.

SUZETTE.

C'est juste... je vais vous servir à dîner.

MAD. PINCHON.

Je vais t'aider.

(*Elles disposent la table.*)

PINCHON.

A propos, Bertrand, tu ne nous dis rien du général; comment se porte-t-il?

BERTRAND.

Mon pauvre général! il est seul à présent... je ne suis plus auprès de lui... et M. Edouard, qui vient d'être fait colonel, peut encore moins que moi lui tenir compagnie...

PINCHON.

Bah! il est colonel?

BERTRAND.

Il le méritait bien : c'est un si bon jeune homme! Que j'aurais de plaisir à le revoir, ce cher M. Edouard!

PINCHON.

Je le vois encore comme s'il était là... Il était si affable! si bon pour nous!... Dans les premiers temps de notre mariage, je ne rentrais jamais à la maison qu'il n'y fût; je le trouvais près de Mad. Pinchon.

MAD. PINCHON.

Eh bien! après?

PINCHON.

Après?... c'était tous les jours à recommencer... visite sur visite, quoi!... ah! excepté quand j'y étais... alors il se gardait bien d'entrer, de peur de me déranger... Bon jeune homme!

BERTRAND.

Voilà trois ans que nous ne l'avons vu; mais ce qui me console, c'est de le savoir heureux auprès de sa femme, car c'est un joli chef de file que mademoiselle de Luceval... Eh bien, malgré ça, je gage qu'il pense quelquefois à son vieux Bertrand et à sa petite Suzette... il l'aimait tant!

PINCHON.

Oh bien oui!... du caractère aimant dont je le con-

nais, je suis sûr qu'il est tout à sa femme, et qu'il nous a oubliés tout-à-fait.

SUZETTE, *à part, cherchant à cacher ses larmes.*

Oubliés tout-à-fait!...

(Elle tombe sur sa chaise.)

PINCHON, *se retournant vers Suzette.*

Eh bien! cousine, qu'est-ce que vous avez?

BERTRAND, *courant à elle.*

Suzette! qu'as-tu donc?... est-ce que tu te sens mal?

SUZETTE, *avec embarras.*

Moi, mon ami!... En effet... je me suis senti une oppression soudaine... ça ne sera rien.

PINCHON, *bas à sa femme.*

Vois-tu! j'ai parlé de M. Edouard, sans y penser... et voilà l'effet que ça lui produit.

MAD. PINCHON.

Te tairas-tu?

BERTRAND, *à Suzette.*

Allons, allons, ma petite Suzette, dis-moi ce qui te fait de la peine?... Voyons, parle... je t'en supplie, dis tout à Bertrand... c'est ton meilleur ami... désires-tu quelque chose? je puis te satisfaire, grâces aux bontés de M. Edouard.

SUZETTE, *vivement.*

Je te remercie, mon ami; je ne désire rien; tu as tant fait pour moi!

MAD. PINCHON, *à Bertrand.*

Les femmes, cousin, sont quelquefois tristes sans savoir pourquoi!

PINCHON, *regardant Suzette qui se remet.*

Voilà que ça revient... Allons, mangeons! Bertrand, à table!

BERTRAND, *d'un air chagrin.*

Je n'ai plus faim.

(Il paraît réfléchir.)

PINCHON.

Parce que tu as peut-être bien déjeûné... Mais moi!

(Il va à la table.)

MAD. PINCHON, *sévèrement.*

Pinchon!... Vous ne devez pas avoir d'appétit!

PINCHON.

Ah!... alors... j'ai dîné.

BERTRAND.

Ça n'est pas naturel... (*Regardant sa femme.*) Quand on pleure, il y a une cause... Je vois ce que c'est maintenant, et je l'ai toujours pensé.

SUZETTE, *se levant vivement et avec effroi.*

Bertrand, que veux-tu dire?

PINCHON, *à sa femme.*

Oui, oui... qu'est-ce qu'il veut dire?

BERTRAND, *avec douleur.*

C'est tout simple!... une demoiselle qui a été élevée dans le grand monde ne doit pas se plaire avec des paysans!

MAD. PINCHON, *à Bertrand.*

Cousin!

BERTRAND, *de même.*

Un vieux soldat, ça ne peut parler que batailles... ça n'a pas de belles manières... Alors, on se chagrine, on regrette la société qu'on a vue... on se dit: Je n'étais pas faite pour être fermière; les soins grossiers de mon ménage me déplaisent... et on pleure.

MAD. PINCHON.

Tu te trompes, cousin!

BERTRAND.

Nous nous sommes tous trompés... Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. (*A Suzette, qui est à sa gauche.*) Vous méritiez mieux que moi!... mais... je t'aimais tant! ça m'a empêché de réfléchir... Il est trop tard, maintenant... (*Essuyant une larme.*) Ah! mon général! qu'avez-vous fait?

MAD. PINCHON, *qui a remonté la scène.*

Chut! le voici.

PINCHON, *à part.*

Il arrive bien.

BERTRAND, *à Suzette.*

Suzette, remets-toi, je t'en prie!... qu'il ne se doute de rien; ça lui ferait trop de peine... Pardonne-moi ce petit moment d'humeur; ce sera le dernier.

SUZETTE, *avec attendrissement.*

De tout mon cœur!... Tu n'as point de torts.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *entrant par la porte du fond.*

Bonjour, mes amis!

SUZETTE, *qui a été au-devant de lui.*

Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de nous visiter?

LE GÉNÉRAL.

Je viens voir les heureux que j'ai faits... Bertrand auprès de sa bonne Suzette... Je les vois tous deux satisfaits, et je me dis : Tout cela est mon ouvrage.

BERTRAND, *embarrassé.*

Aussi notre reconnaissance, mon général... sera éternelle...

LE GÉNÉRAL.

Vous ne m'en devez aucune. (*Regardant Suzette.*) J'ai fait ce que j'ai dû... Je suis récompensé... Mon fils, qui s'est allié à une famille distinguée, trouve, j'en suis sûr, la même félicité au sein de son ménage. C'est aussi un mariage de raison!... C'est mon système, et je crois que c'est le meilleur. (*A Suzette.*) La vie simple et laborieuse que tu mènes ici ne laisse ni craintes ni regrets.

SUZETTE, *à part.*

Ni craintes!... ni regrets!

LE GÉNÉRAL.

Et c'est pour partager pendant quelques jours cette douce tranquillité, que votre bon ami Édouard s'arrache aux plaisirs bruyans de la capitale.

SUZETTE, *à part.*

O ciel!

BERTRAND.

Quoi! nous allons revoir le colonel?

LE GÉNÉRAL.

Il me mande qu'il doit arriver aujourd'hi même... Et je suis venu vous annoncer cette bonne nouvelle.

SUZETTE, *à part.*

Il va venir?

LE GÉNÉRAL.

Édouard me parle de vous tous avec attendrissement. Tiens, Suzette, lis toi-même ce qui vous concerne. (*Il lui donne la lettre.*) Là.

SUZETTE, *émue, remet la lettre à Bertrand.*

Tiens, lis toi-même, mon ami.

BERTRAND, *lisant.*

« Et tous mes bons amis, mes compagnons d'enfance,
« je vais donc les revoir, après trois ans de séparation!
« je vais les presser sur mon cœur... »

PINCHON.

Comme il nous aime!

BERTRAND, *continuant.*

« Ils ne sont pas un moment sortis de ma mémoire:
« Bertrand, ma chère Suzette... et la bonne madame
« Pinchon. »

PINCHON, *à sa femme.*

Il pense toujours à nous.

LE GÉNÉRAL.

Ah! vous allez le trouver un peu changé... Ce n'est plus un étourdi maintenant, c'est un homme, un vrai militaire!

BERTRAND.

J'ai toujours dit qu'il n'y aurait pas de meilleur officier que M. Édouard, et que vos épaulettes, mon général, ne sortiraient pas de la famille.

SUZETTE, *avec intention.*

Sans doute, sa jeune épouse l'accompagne?

LE GÉNÉRAL.

Non ; elle est restée à Paris... L'intention de mon fils est de ne passer que quelques jours avec moi... Il s'agit, dit-il, d'une affaire importante dont il veut m'entretenir, mais qu'il ne m'indique pas.

MICHEL, *accourant.*

Le voilà, M. le général!... voilà M. Édouard.

BERTRAND.

Le colonel!

SUZETTE.

Déjà!...

PINCHON, *regardant dehors.*

Ah! mon Dieu, oui!... c'est lui qui vient par le verger.

SCÈNE IV.

LE MÊMES, ÉDOUARD.

(*Le colonel se jette dans les bras de son père, et prend les mains à Bertrand et à Suzette.*

ÉDOUARD.

Mon père! mes amis, mes bons amis!... quelle joie j'éprouve à vous revoir!... Bertrand, Suzette... Te voilà, Pinchon!

PINCHON.

Avec ma femme, qui brûle du désir de vous voir.

ÉDOUARD.

Bonjour, madame Pinchon... Suzette, vous êtes heureuse, je le sais.

SUZETTE.

Oui, monsieur de Brémont.

ÉDOUARD.

Ah! dites Édouard! traitez-le encore avec cette touchante familiarité d'autrefois.

BERTRAND.

Eh bien! soyez donc pour nous Édouard... soyez notre

bon ami Edouard, l'homme généreux à qui nous devons tout!

ÉDOUARD.

J'ai souvent parlé de vous à mon père... mais vous, pensiez-vous quelquefois à moi?

PINCHON.

Si nous pensions à vous!... demandez plutôt à ma femme.

MAD. PINCHON, *à Edouard.*

Oui, M. de Brémont.

PINCHON, *bas à sa femme.*

Qu'est-ce que tu dis donc?... traite-le donc avec cette touchante familiarité d'autrefois!

SUZETTE.

M. Edouard, qui pouvait vous faire craindre un tel oubli de notre part?

ÉDOUARD.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Dans ce hameau que toujours je regrette,
Je m'en souviens, je fus aimé long-temps.
Les malheureux que découvrait Suzette,
Conduits vers moi, s'en retournaient contens.
Dans le grand monde où l'éclat environne,
Dans vos bienfaits n'étant plus de moitié...
A soulager ne trouvant plus personne,
Il me semblait qu'on m'avait oublié.

BERTRAND.

Mon petit Bertrand prononce déjà votre nom.

SUZETTE.

Il vous aime autant que... son père.

ÉDOUARD.

Combien je regrette de n'avoir que trois jours à rester au château... mais je les partagerai entre mon père et vous, et aujourd'hui nous ne nous quitterons pas.

BERTRAND, *avec joie.*

C'est très-heureux pour nous... mais ce qui me vexe, c'est que je suis obligé de m'absenter pour une acquisition que j'ai à faire avec le cousin.

ÉDOUARD.

Tu nous quittes?

PINCHON.

L'adjudication a lieu ce soir.

BERTRAND.

Et il faut de toute nécesité que je sois là... Pinchon pourrait se laisser tromper.

MAD. PINCHON.

Ah ! mon Dieu ! si on le voulait !...

BERTRAND.

Mais je reviendrai ce soir, un peu tard, sans doute... et demain matin, j'espère mon colonel, vous offrir à déjeûner, si vous voulez bien me faire l'honneur d'accepter.

(*Édouard lui prend la main.*)

MAD. PINCHON.

C'est ça, et toi, Pinchon, tu peux rester là bas... Ne te gêne pas!

LE GÉNÉRAL.

Nous allons retourner au château ; Bertrand nous conduira jusqu'au bout de l'avenue.

BERTRAND.

Il faut bien que je vous montre les améliorations que j'ai faites à la ferme..

PINCHON.

Je suis curieux de voir ça aussi, moi.

TOUS.

AIR : *L'aventure est vraiment singulière.* (Villagoise somnambule.)

ENSEMBLE.

Plus de peine, plus de mystère ,
Tout nous seconde , mes amis ,
Ah ! que rien désormais n'altère
Le plaisir d'être réunis.

SUZETTE , *à part.*

Que mon amour soit un mystère
Au milieu de tous nos amis,
Et que rien désormais n'altère
Leur bonheur d'être réunis.

EDOUARD , *bas à Suzette , dont Bertrand s'est éloigné.*

Il faut absolument , Suzette ,
Que je vous parle seule!...

SUZETTE, *tremblante.*

Oh! non!

PINCHON, *bas à sa femme.*

Vois-tu qu'il lui parle en cachette...

MADAME PINCHON, *bas.*

Taisez-vous donc, monsieur Pinchon!

(*à part.*) N'faut pas lui dir' qu'il a raison.

ENSEMBLE.

Reprise.

Plus de peine, plus de mystère, etc.

SUZETTE, *à part.*

Que mon amour soit un mystère, etc.

(*Le général et Édouard sortent suivis de Pinchon et de Bertrand.*)

SCÈNE V.

MAD. PINCHON, SUZETTE.

(*Suzette succombe à l'émotion dont elle s'était rendu maîtresse pendant la scène précédente. Mme Pinchon s'en aperçoit, court à elle et la reçoit dans ses bras.*)

MAD. PINCHON.

Cousine! chère cousine!

SUZETTE, *d'une voix faible.*

Ah! que je souffre!

MAD. PINCHON, *lui prenant la main.*

Suzette, mon amie!... ma sœur!... confie-moi tes peines, ça les calmera; ne me cache rien... d'ailleurs ce serait inutile!

SUZETTE, *avec effroi.*

Que dis-tu?

MAD. PINCHON.

Ton trouble... ta pâleur lorsqu'il est entré...

SUZETTE.

Lorsqu'il est entré!... qui?

MAD. PINCHON.

Lui!

SUZETTE, *cherchant à se rappeler.*

Lui!

MAD. PINCHON, *d'un ton ferme.*

M. Édouard... oui, M. Édouard!... tu l'aimes encore.

SUZETTE.

Silence!

MAD. PINCHON.

Tu l'aimes, te dis-je... Est-ce que là-dessus ou trompe les yeux d'une femme! (*Suzette se couvre la figure de ses mains.*) Va, il y a long-temps que je m'en doutais... (*Avec sensibilité.*) Suzette, quoiqu'en apparence légère et étourdie, crois bien que je ne suis pas indigne de ta confiance... Elle ne m'écoute pas!

(*Elle va chercher une chaise et se place près de Suzette.*)

SUZETTE, *avec égarement.*

Il est heureux, lui!... sa femme l'aime... il l'aime aussi... et moi... Bertrand... qui est si bon... Ah! j'ai honte de moi-même.

(*Elle se cache la figure.*)

MAD. PINCHON.

Après tout, mon Dieu! ce n'est pas ta faute... on n'est pas maîtresse de son cœur : les inclinations ne se défont pas à volonté... Pourtant, l'absence de M. Edouard...

SUZETTE.

Son absence!

AIR : *Elle va venir!* (Maçon.)

J'y pense toujours!
Son image, m'a poursuivie :
Si mon époux, mon seul recours,
Me devient plus cher tous les jours,
C'est qu'Édouard lui doit la vie...
J'y pense toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

J'y pense toujours!
Mon cœur ne trouve aucune trêve,
Le travail n'est qu'un vain secours,
Je le vois, j'entends ses discours;
La nuit, si je m'endors, j'en rêve...
J'y pense toujours!

MAD. PINCHON.

Pauvre cousine!... va! je me mets bien à ta place...

Ces chagrins-là, on les comprend sans les avoir éprouvés. Au fond, on t'a sacrifiée... on a fait violence à ton cœur. Mais tu n'as fait de mal qu'à toi-même... parce que tu t'es comportée en bonne mère... en honnête femme!... oui, en très-honnête femme!... car Bertrand est bien convaincu que tu l'aimes, au moins convenablement, d'un amour... de ménage... comme Pinchon et moi... Oh! par exemple, si tu avais manqué à tes devoirs... si M. Édouard...

SUZETTE, *se levant, ainsi que madame Pinchon.*

Je n'ai à me reprocher que mon amour!... On a voulu me séparer de lui; j'ai dû obéir, au prix de tout mon bonheur... Ils lui ont fait contracter d'autres nœuds; ils ont voulu qu'il fût parjure... mais ils n'ont pu faire que son image sortît de mon cœur.

MADAME PINCHON.

Ton mari pourrait revenir... essuie bien vite tes yeux... ta figure est toute renversée.

SUZETTE.

Au nom de tout ce que tu as de plus cher au monde, oublie, s'il est possible, ce que je t'ai dit! surtout ne m'en parle jamais!... Je suis malheureuse, c'est désormais ma destinée... Mais je ne saurais consentir à perdre l'estime des autres... Ciel! Édouard!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *entrant précipitamment.*

ÉDOUARD, *sans voir madame Pinchon.*

Chère Suzette! (*Il l'aperçoit.*) Je vous croyais seule! (*A part.*) Quel fâcheux contre-temps!

SUZETTE, *bas à sa cousine, qui s'est rapprochée d'elle.*

Ma cousine!

MADAME PINCHON, *bas à Suzette.*

Je suis là, ne crains rien... (*Haut.*) Qu'est-ce donc, monsieur de Brémont? que voulez-vous à Suzette?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Je désirais... causer avec elle d'une affaire importante qui me concerne...

MADAME PINCHON, *avec intention.*

Eh bien!... ce qui vous touche ne m'intéresse-t-il pas aussi? Je ne dois pas être de trop... Si vous recherchez un bon conseil, je suis femme à vous le donner!... dites?

ÉDOUARD, *plus embarrassé.*

Sans doute, ma chère madame Pinchon, ce serait mal à moi de douter de votre amitié... mais...

MADAME PINCHON.

Mais... quel air de mystère!

ÉDOUARD, *bas à Suzette.*

J'ai besoin de vous parler... à vous seule!

SUZETTE, *effrayée.*

A moi seule! (*Bas à madame Pinchon, en lui prenant la main.*) Ne me quitte pas!

MADAME PINCHON, *bas.*

Je n'ai garde! (*Haut.*) Mon Dieu! que de cérémonies! de quoi s'agit-il? Est-ce que deux femmes vous semblent de trop pour une confidence? (*Souriant.*) Je me sens de force à garder un secret.

ÉDOUARD.

Un secret!... Eh bien, oui!... c'en est un... et je ne puis m'expliquer que devant elle.

MADAME PINCHON.

La confiance ne se commande pas... J'aurais donc mauvaise grâce d'insister. (*Avec finesse.*) Et puis, quelquefois il y a de ces sortes de choses qu'on ne peut pas dire devant tout le monde... n'est-ce pas, monsieur Édouard?... Mais comme ce que l'on confie à une femme doit être su de son mari, parce que autrement ça ferait un mauvais effet... vous me comprenez? alors, je vous conseille d'attendre que Bertrand soit ici.

SUZETTE, *dont le trouble doit augmenter par degrés.*

Oui, qu'il soit de retour... je ne puis vous entendre qu'en sa présence.

ÉDOUARD.

D'où vient cette émotion, Suzette?

MADAME PINCHON.

Suzette s'appelle madame Bertrand... elle n'est pas plus émue que moi.

ÉDOUARD, *vivement.*

Mais pourquoi ces précautions qu'on semble prendre à mon égard?... Qu'est-il donc arrivé?

MADAME PINCHON.

Eh! monsieur, rappelez-vous le passé, et jugez si votre retour!...

SUZETTE, *rapidement.*

N'achève pas!...

ÉDOUARD.

Suzette, il faut absolument que je vous parle... de grâce, ne me refusez pas cet entretien; je vous le demande à genoux.

SUZETTE.

Que faites-vous!

MADAME PINCHON, *apercevant Bertrand qui entre, se place vivement entre eux.*

(*A Suzette.*) Ton mari! (*Édouard veut se relever; elle le retient.*) Restez. (*Avec gaîté et très-haut.*) Allons donc, monsieur de Brémont, c'est pour vous moquer de moi!

(*Elle le relève.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERTRAND.

(*Il reste stupéfait en voyant Édouard aux genoux de madame Pichon.*)

BERTRAND.

Que vois-je?

ÉDOUARD, *à part.*

Imprudent!

BERTRAND, *s'avançant.*

Comment, mon colonel!... la femme de ce pauvre Pinchon!

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Je t'assure, mon cher Bertrand, que tu es abusé par l'apparence... ce n'est qu'une plaisanterie.

MADAME PINCHON, *d'un air sévère.*

On ne plaisante pas comme cela, monsieur le colonel!

car enfin, mon mari pouvait arriver, aussi bien que le cousin... et alors...

(*Elle regarde Suzette.*)

ÉDOUARD.

Sois bien persuadé, Bertrand... (*A part.*) J'éprouve un trouble!... (*Haut.*) Faisons la paix, madame Pinchon. (*Il lui prend la main.*) C'est une folie... n'en parlons plus!

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, SUZETTE, MADAME PINCHON.

SUZETTE, *bas à madame Pinchon pendant que son mari est dans le fond.*

Ah! ma bonne cousine!

BERTRAND.

Ah! ça, maintenant qu'il est parti...

MADAME PINCHON, *vivement.*

Voici le fait : vous savez, cousin, qu'avant mon mariage, quand il revint du collége, M. Edouard me fit la cour.

BERTRAND.

Je ne m'en étais pas aperçu.

MADAME PINCHON, *regardant Suzette.*

C'est que vous vous occupiez d'autre chose... Croyant peut-être que je l'avais oublié, il voulait tout-à-l'heure me le rappeler... Je me suis fâchée, il s'est jeté à mes genoux, a pris une de mes mains qu'il a couverte de baisers... et... vous êtes entré... heureusement... voilà tout.

BERTRAND.

Diable! il a toujours la tête chaude, le colonel!... mais Suzette devait empêcher cela!

SUZETTE, *avec effroi.*

Moi?

MADAME PINCHON.

Bah! le moyen d'empêcher qu'un homme se jette à nos genoux?

SUZETTE, *avec embarras.*

Je t'assure que c'est bien malgré moi qu'il s'est permis...

BETRAND.

Oh ! je n'en doute pas... mais si Pinchon venait à soupçonner... vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari irrité... par exemple, un mari pas trop facile, comme moi, qui prends feu comme la poudre... jugez des suites...

SUZETTE, *à part.*

Il me glace d'effroi.

MADAME PINCHON.

Allons, cousin, voilà que vous allez recommencer.

BERTRAND.

Oui, je m'oubliais... je ne veux plus avoir l'air méchant.

MADAME PINCHON.

Viens-nous-en, cousine, la morale des maris, ça n'est pas amusant !

(*Elle prend le bras de Suzette et sort avec elle.*)

BERTRAND, *les reconduisant.*

C'est cela, et ne revenez que quand vos deux jolies petites mines auront repris leur gaîté habituelle.

SCÈNE IX.

BERTRAND, PINCHON, *au fond regardant à la cantonnade.*

PINCHON, *sans voir Bertrand.*

Comme il court, ce M. Édouard... Oh ! j'ai raison... quoi qu'en dise ma femme, c'est pour Suzette qu'il est revenu ici.

BERTRAND, *à part, sans voir Pinchon.*

Et mon ami Pinchon qui dort sur la foi des traités !

PINCHON, *à part.*

C'est Bertrand que je plains !

BERTRAND, *apercevant Pinchon.*

Ah ! te voilà ?

PINCHON, *d'un air triste.*

Oui, mon ami (*il lui prend la main*), mon excellent ami... ah!

BERTRAND.

Qu'as-tu donc à soupirer?

PINCHON.

Moi, je ne soupire pas... je suis essoufflé parce que je viens de voir courir quelqu'un.

BERTRAND.

Et ça t'a essoufflé?

PINCHON.

Oui, parce que j'ai couru aussi... mais voilà que ça se passe, et nous pouvons nous mettre en route quand tu voudras.

BERTRAND.

Oh! nous avons le temps!

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Parbleu! tu es donc bien pressé, toi?... on croirait que tu grilles de quitter ta femme et de la laisser seule.

PINCHON.

Et toi, on dirait que tu as peur de te séparer de la tienne. (*Après un silence.*) Sais-tu que M. Édouard est un joli garçon?

BERTRAND.

Qu'en dit madame Pinchon?

PINCHON.

Ma femme le trouve aussi de son goût... elle me l'a dit quelquefois...... souvent. Il est fort bien et pas fier... Il n'a pas oublié ses anciens amis.

BERTRAND.

Il nous aime tous un peu plus, un peu moins.

PINCHON.

Oui... tous ensemble, et séparément.

BERTRAND.

Tout ce qui tient à toi et à moi lui est cher.

PINCHON.

Il paraît que l'air de la ferme lui fait du bien... Pour en revenir à ce que je disais tout-à-l'heure... que j'avais vu courir quelqu'un... c'était M. Édouard... Sais-tu d'où il sortait?... d'ici !

BERTRAND, *froidement.*

Je le sais.

PINCHON, *étonné.*

Ah!... il était si agité qu'il a passé auprès de moi sans me voir ! j'ai voulu lui parler, il a doublé le pas...

BERTRAND, *impatienté.*

D'où tu as conclu ?

PINCHON, *effrayé.*

D'où j'ai conclu... qu'il était pressé de rentrer... Ne te monte pas la tête pour ça !...

BERTRAND, *à part.*

Elle est bonne, celle-là... (*haut.*) Quand je suis entré, il était ici.

PINCHON.

Alors, tu l'as vu?... et tu ne sens rien là.

(*Il lui frappe sur le cœur.*)

BERTRAND.

Mon ami, ça me fait plus de peine qu'à toi.

PINCHON, *à part.*

Je le crois bien !

BERTRAND.

Après tout, il n'y a que de l'inconséquence... Allons, cousin, il faut lui pardonner, n'est-ce pas ?

PINCHON.

Oui, pardonnons-lui. (*A part.*) Je n'y vois pas d'inconvénient.

BERTRAND.

Écoute, Pinchon, si M. Édouard recommence, il faut être homme.

PINCHON.

Oui, soyons hommes !

BERTRAND.

Nous sommes parens !

PINCHON.

Nous sommes même cousins.

BERTRAND.

Ça regarde mon honneur comme le tien.

PINCHON, *à part, après l'avoir fixé.*

Il me semble que ça regarde encore plus le sien !

BERTRAND

Mais tiens, la voici... du calme... songe que tu m'as promis de ne pas faire d'esclandre.

PINCHON.

Sois donc tranquille, je ne suis pas un tapageur.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADAME PINCHON, *qui entre lorsque Bertrand sort.*

BERTRAND, *bas à madame Pinchon en s'en allant.*

Pinchon est instruit de ce qui s'est passé ce matin, mais je l'ai calmé, faites le reste...

(*Il sort.*)

PINCHON, *sans regarder sa femme.*

Cette pauvre cousine ! je n'ose vraiment pas la regarder. J'ai peur de l'humilier... j'ai le regard terrible ! (*Elle s'approche de lui et lui prend doucement la main.*) Elle me prend la main, je crois que j'ai envie de pleurer... ah ! croyez bien, ma cousine... (*Il se retourne.*) Ma femme !

MADAME PINCHON, *étonnée.*

Pourquoi cette surprise ?

PINCHON.

Mais c'est de madame Bertrand que j'entendais parler ; je croyais que c'était elle...

MADAME PINCHON.

Chut !... Alors, c'est un mystère que tu ne sauras pas.

PINCHON.

Madame Pinchon, qu'est-ce que tout ça veut dire ?

MADAME PINCHON.

Je ne veux rien te dire... tu jaserais, et tu serais cause

d'un grand malheur... tout ce que je peux t'apprendre, c'est que tu n'es trompé qu'en apparence; Pinchon, sois-le jusqu'à demain.

PINCHON.

Jusqu'à demain... et après-demain... tous les jours. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse...

Air : *Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Mon ami, ton cœur me soupçonne,
Pardonne-moi, sois généreux.

PINCHON.

Mais que faut-il que je pardonne?

MADAME PINCHON.

Pardonne toujours... je le veux!

PINCHON.

Mais ce pardon, pour qu'il te serve,
Il faut m'avoir offensé.

MADAME PINCHON.

Bon!

ENSEMBLE.

C'est un pardon que je m'réserve
Pour la première occasion.

PINCHON.

Je te pardonn', mais Dieu t'préserve
De tout' mauvaise intention.

(*Il l'embrasse.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERTRAND, *ensuite* SUZETTE.

BERTRAND.

Bien, mes amis, bien! je suis content de vous.

MADAME PINCHON, *caressant son mari.*

Ce bon petit mari!

PINCHON, *à part.*

Ma femme me caresse, je suis perdu!

(*Suzette paraît.*)

BERTRAND.

Quatuor du Hussard de Felsheim.

Allons, Pinchon, il faut partir.

PINCHON, *à Bertrand.*

Je ne pars plus avec plaisir.

(*A part.*) Que fera-t-elle en mon absence,

Grand Dieu ! j'en frémis quand j'y pense.

BERTRAND.

Allons, allons, partons.

SUZETTE, *à Bertrand en lui passant sa veste.*

Je ne sais ce qui se passe en moi,

Mais hâte ton retour, ah ! j'ai besoin de toi.

BERTRAND.

Oui, ce soir, je l'espère,

Je reviendrai, ma chère.

PINCHON, *à sa femme.*

Je ne veux plus partir.

MADAME PINCHON.

Mais qui peut donc ici te retenir ?

Dis-le moi ?

PINCHON.

Je n'y peux plus tenir.

Ta gaîté me désespère.

MADAME PINCHON.

Quelle erreur ! (*bis.*)

PINCHON.

Si tu pleurais, j'aurais beaucoup moins peur.

MADAME PINCHON.

Quand tu pars pour ce p'tit voyage,

Si ma gaîté choque ici ton amour,

Afin que ça te dédommage,

Je veux, Pinchon, pleurer à ton retour.

PINCHON.

V'là c'que c'est que d'être en ménage ;

On est chagrin, et la nuit et le jour,

On pleur' quand on s'met en voyage,

On pleur' bien plus quand on est de retour.

BERTRAND, *à Suzette.*

ENSEMBLE.

Ne crains pas que ce p'tit voyage

Puisse porter atteinte à mon amour ;

L'absence dans un bon ménage

Fait qu'on s'aim' mieux quand on est de retour.

SUZETTE, *à Bertrand.*

Puisqu'il faut faire ce voyage

ENSEMBLE.

Du moins tous deux, hâtez votre retour.
Car depuis notre mariage
Tu ne m'as pas quittée un seul jour.

MADAME PINCHON, *à Pinchon.*

Quand tu pars pour ce p'tit voyage, etc., etc.

PINCHON, *à sa femme.*

Non; Bertrand ira tout seul.

MADAME PINCHON.

Oh! quel entêté!... Eh bien si tu veux absolument savoir ce qu'il en est... (*Elle lui parle bas.*) Mais fais attention...

PINCHON, *bas.*

Là! je te le disais bien, parbleu!... c'est égal, tu m'as fait une peur!

MADAME PINCHON, *de même.*

Tu te tairas, au moins!

PINCHON.

Oui, oui...

Reprise du quatuor.

(*A part.*) J'ai promis l'secret à ma femme,
Je l'ai promis, et pourtant, malgré ça,
Bertrand saura tout, sur mon âme;
Entre maris, on se doit ses chos's-là!

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Ne crains pas que ce p'tit voyage,
Puisse porter, etc., etc.

SUZETTE.

Puisqu'il faut faire ce voyage
Du moins tous deux, etc., etc.

PINCHON.

V'là ce que c'est que d'être en ménage, etc., etc.

MADAME PINCHON, *à part.*

Vraiment, je n'ai pas été sage,
En confiant l'secret de cet amour.
De Pinchon j' crains le bavardage,
Je saurai tout quand il s'ra de retour.

(*Bertrand et Pinchon embrassent leurs femmes et sortent.*)

SCÈNE XII.

MADAME PINCHON, SUZETTE.

MADAME PINCHON.

Nous voilà libres enfin! nous pouvons respirer à notre aise.

SUZETTE.

Bonne cousine! comment te peindre ma reconnaissance! sans toi, sans ton généreux dévouement, j'étais perdue; je n'aurais jamais eu la force de cacher mon trouble, Bertrand aurait lu dans mes yeux.

MADAME PINCHON.

Ça n'est pas étonnant, tu es encore une nouvelle mariée... mais moi, c'est différent... j'ai l'habitude du mariage, Pinchon ne voit que par mes yeux... aussi est-il d'une confiance! Cependant j'ai eu toutes les peines du monde à le décider à se mettre en route.

SUZETTE, *alarmée.*

Et pourquoi?... Se douterait-il?...

MADAME PINCHON.

Non, mais il s'est avisé de n'être jaloux qu'aujourd'hui... Vraiment, M. Pinchon est toujours en retard.

SUZETTE.

Vois, cousine, combien une faute en entraîne d'autres : obligée de tromper Bertrand, de craindre qu'un soupir ne vienne trahir les secrets de mon cœur! ah! cet état est trop cruel, il ne peut durer plus long-temps; il faut que je dise tout à mon mari.

MAD. PINCHON.

Garde-t'en bien!

SUZETTE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

La confiance en ménage,
Je le sens, est un devoir;
De sa femme tendre et sage,
Un mari doit tout savoir.

MADAME PINCHON.

Les secrets, loin d'êtr' blâmables,

Quelquefois sont un grand bien.
Va, crois-moi, dans ce lien,
Les maris les plus aimables
Sont ceux qui ne savent rien. (*bis.*)

Je m'y connais... Dans trois jours, M. Édouard repart pour Paris... alors tout rentre dans l'ordre accoutumé : tu reviendras gaie comme autrefois, tu rendras encore ton mari heureux... Moi, je continuerai à tourmenter le mien, et tout reprendra sa marche ordinaire.

SUZETTE.

M. le général!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Suzette, je désire que vous m'accordiez un moment d'entretien.

MADAME PINCHON, *à part.*

Je crois que je puis la laisser seule avec celui-là! (*Au général.*) Monsieur le général, si vous avez besoin de moi, je ne quitte pas la ferme.

(*Elle entre dans la chambre à côté.*)

SUZETTE, *à part.*

Que va-t-il me dire?... (*Haut.*) Monsieur le comte, je suis à vos ordres.

SCÈNE XIV.

LE GÉNÉRAL, SUZETTE.

(*Elle lui présente un siége.*)

LE GÉNÉRAL, *avec bonté.*

Asseions-nous, Suzette. (*Ils s'assoient tous deux.*) Que mon retour, que cet air de mystère ne t'effrayent pas... Ecoute-moi bien attentivement. (*Après une pause.*) Lorsque tu épousas Bertrand, cédas-tu uniquement aux sentimens de reconnaissance que tu croyais me devoir?

SUZETTE, *avec crainte.*

Pourquoi cette question?

LE GÉNÉRAL.

Qu'elle ne t'alarme point. Écoute-moi, te dis-je. Alors je ne crus point contraindre ton cœur en te donnant Bertrand pour époux. Je pensai que, sensible aux excellentes qualités qui brillent en lui, tu ne contractais pas cet hymen avec répugnance. (*La regardant fixement.*) Si je m'étais trompé; si Suzette, victime de sa reconnaissance...

SUZETTE, *vivement.*

Ce soupçon, monsieur, d'où vient qu'aujourd'hui, pour la première fois?...

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi achever, mon enfant, et surtout réponds-moi avec la plus grande franchise... Regrettes-tu d'avoir épousé Bertrand?

SUZETTE.

Puisqu'un honnête homme a bien voulu unir son sort au mien... qu'il m'a sauvée peut-être d'un grand danger, quand chaque jour révèle en lui des vertus nouvelles, comment ne serais-je pas heureuse?

LE GÉNÉRAL.

De sorte que, si ce mariage était encore à faire?...

SUZETTE.

Je croirais, en vous obéissant, signer encore mon bonheur.

LE GÉNÉRAL, *avec satisfaction.*

Ah! Suzette! de quel poids tu me soulages!... Je ne te cache pas que la crainte de quelques malheurs...

(*Le jour baisse.*)

SUZETTE.

Des malheurs?

LE GÉNÉRAL.

Apprends qu'Edouard vient à l'instant même de me faire la confidence des peines qui affligent son cœur.

SUZETTE, *avec un tendre intérêt.*

Il souffre!

LE GÉNÉRAL.

Sa femme, mademoiselle de Luceval, voilà la cause de

ses chagrins. Quelques nuages se sont élevés dans leur union ; mais ce caractère bouillant ne sait point mettre de mesure dans l'expression de sa douleur... Croirais-tu, Suzette, qu'il s'est oublié jusqu'à reprocher à son vieux père tout ce qu'il fit pour lui. Dans son emportement, ton nom lui est échappé... Il a osé traiter d'union mal assortie les nœuds qui t'unissent à Bertrand, à l'homme qui naguère lui sauva la vie!... Il a traité de barbarie, d'orgueil, les conseils que ma tendresse, mon expérience vous donna alors... Il t'a représentée comme une victime traînée à l'autel... Il voulait revenir ici ; ce n'est qu'avec bien de la peine que j'ai pu le contenir... Son imprudence aurait pu jeter le trouble à la ferme. Je me suis hâté de t'en prévenir... Suzette, je te supplie de ne point le recevoir... il y va de son repos, du mien, du tien peut-être.

(*Édouard paraît ; il aperçoit son père et se cache derrière l'armoire.*)

SUZETTE.

Je vous obéirai.

LE GÉNÉRAL, *lui prenant la main.*

Non que je doute un instant de toi... Tu sais trop ce que tu dois au nom que tu portes, à toi-même...

AIR : *Et je reviens, cousine, auprès de toi.*

Ma chère enfant, j'ai de l'expérience ;
Une imprudence entraîne bien des maux ;
Il faut toujours craindre la médisance ;
Elle détruit le bonheur, le repos.
Les vœux d'Édouard sont de te rendre heureuse,
Mais aujourd'hui je suivrai tous ses pas :
Ce n'est pas tout que tu sois vertueuse,
Il faut encor que l'on n'en doute pas.

Maintenant tu es prévenue ; je suis tranquille de ce côté... Il ne me reste plus qu'à surveiller mon fils... Adieu, je compte sur ta prudence, sur ta raison et sur la promesse que tu m'as faite de ne pas le recevoir.

SUZETTE.

Je vous le promets encore.

LE GÉNÉRAL.

Suzette, j'y compte... Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

SUZETTE, EDOUARD *caché*; MADAME PINCHON.

TRIO de la Dame Blanche.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

Ciel! que viens-je d'apprendre! (*bis.*)
Toujours fidèle et tendre,
Il me gardait son cœur! (*bis.*)

ÉDOUARD, *caché.*

Que vient-elle d'apprendre!
Je dois à ce cœur tendre
Inspirer la frayeur.

MADAME PINCHON, *entrant par le côté.*

Que vient-elle d'apprendre,
Je n'ai pu rien entendre,
C'est avoir du malheur.

SUZETTE, *à madame Pinchon.*

Ah! cousine, je t'en supplie,
Va vite chercher Bertrand...

MADAME PINCHON.

Mais, Suzette, quelle folie!

SUZETTE.

Édouard peut venir à l'instant.

MADAME PINCHON.

Il faut avoir de l'assurance,
Moi, je serais, en pareil cas,
Sans nulle crainte en sa présence...

SUZETTE.

Sans crainte... ah! tu n'aimes pas!

ENSEMBLE.

Tu vois ma frayeur extrême,
Ah! prends pitié de ma terreur;
En revoyant celui que j'aime
Je ne pourrais répondre de mon cœur;

ÉDOUARD, *caché.*

Elle part... O bonheur extrême!
A Suzette j'ouvrirai mon cœur,
Je sens, qu'auprès de ce que j'aime,
Je vais oublier ma douleur.

MDAME PINCHON, *allumant un fallot.*

ENSEMBLE.
Je ris de sa faiblesse extrême,
Et pourtant j'ai quelque frayeur.
Suzette craint celui qu'elle aime,
Moi, c'est la nuit qui me fait peur.

SUZETTE.

Va chercher mon mari, peut-être n'est-il pas encore parti.

MAD. PINCHON, *à part.*

Et comme M. Édouard pourrait venir...

(*Elle sort en fermant la porte à double tour.*)

SCÈNE XVI.

SUZETTE, ÉDOUARD, *caché.*

SUZETTE, *se croyant seule, s'assied devant une glace et se dispose à se déshabiller.*

Il est donc malheureux aussi!... et j'ai promis de ne pas le recevoir... je l'ai dû... (*Edouard sort de derrière l'armoire, il est réfléchi par la glace, Suzette l'aperçoit.*) Grand dieu! que vois-je?... vous, M. Edouard!... comment?...

ÉDOUARD.

Chère Suzette, calmez vos craintes, cet effroi... Ne suis-je plus votre ami, le compagnon de votre enfance?...

SUZETTE.

Je n'ai rien oublié, mais éloignez-vous, j'ai promis de ne pas vous recevoir.

ÉDOUARD.

Je le sais, on veut nous éloigner; Suzette, on craint que je ne vous dise mes chagrins, on veut les cacher à tous. Je n'ai donc plus d'amis!... Pardon, pardon, Suzette! vous me restez encore...

SUZETTE.

Mais, monsieur, votre femme?...

ÉDOUARD.

Ma femme!... C'est maintenant que je sens tout le prix de ce que j'ai perdu... Ma femme!... en l'épousant j'obéis à mon père; il m'assura que je trouverais le bonheur dans

une mutuelle estime; mais ce sentiment ne put suffire à mon cœur. Je devins triste... une fièvre brûlante me consumait. Ma femme, livrée aux plaisirs du monde, me consacrait à peine quelques instans... C'est alors que je me rappelai ces jours où Suzette, assise au chevet de mon lit, prévenait mes désirs, cherchait par ses douces paroles à me faire oublier ma souffrance, et, lorsque je paraissais reposer, s'agenouillait et priait pour moi. Je me rétablis, je rejoignis mon régiment... Ma femme désira rester au sein de sa famille; je ne contrariai point ses volontés; je veillai à ce que ses moindres désirs pussent être satisfaits... Tout ce qui peut embellir l'existence, je le lui procurai... Croiriez-vous, Suzette, que, malgré mes soins, mon amitié, elle me haïssait?...

SUZETTE.

Vous haïr!... elle est bien coupable!

ÉDOUARD.

Elle en aimait un autre!

SUZETTE, *à part, frappée de ces mots.*

Comme moi!

ÉDOUARD.

Une lettre surprise par un de mes gens m'est adressée, je vole à Paris, je pénètre dans la chambre de ma femme... le lâche était à ses pieds... il lui prodiguait les noms les plus doux... Une heure après, j'avais vengé mon injure!...

SUZETTE.

Grand dieu! vous vous êtes battu?

ÉDOUARD, *avec passion.*

Le soir même... je reviens ici, je dis tout à mon père; je crois lui faire partager mon indignation... je lui annonce qu'une rupture éclatante doit me séparer pour jamais de ma femme... Il me parle de convenances... elles! qui ont fait mon malheur! il m'engage au silence... il veut qu'aux yeux du monde je sois encore l'heureux époux de mademoiselle de Luceval... non, jamais je ne la reverrai... la femme qui oublie ses devoirs, on la méprise, on la maudit!

SUZETTE, *à part, frappée de ces mots.*

On la maudit!

ÉDOUARD.

Et lorsque je cherche la seule amie qui me reste pour lui confier mes peines, on me calomnie auprès d'elle, on lui fait redouter ma présence, moi, qui ne demande que sa pitié, et qui veux partager ses chagrins.

SUZETTE.

Mes chagrins!... Qui peut vous faire penser?

EDOUARD.

Suzette, vous devez éprouver ce que je ressens... votre pâleur, les larmes que vous cachez... ce qui s'est passé ce matin... tout dit que vous êtes victime de votre reconnaissance... que, comme moi, on vous a séparée pour toujours de celui qui vous fut cher.

SUZETTE.

Monsieur, arrêtez!... si je n'ai pas eu la force de cacher ce que je ressens, ah! soyez généreux!... pardonnez-le moi, et souvenez-vous que la femme qui oublie ses devoirs, on la méprise, on la maudit!

ÉDOUARD.

Ah! Suzette, ces souvenirs peuvent-ils vous alarmer? Laissez-moi revenir à ces temps heureux où l'idée de notre séparation ne s'était jamais offerte à ma pensée. Suzette était libre, je jurais d'embellir son existence; elle m'aimait alors... Je me souviens qu'un soir, convalescent encore, et m'appuyant sur son bras, je lui parlai de nos projets de bonheur... elle rougit, trembla... et je dus la soutenir à mon tour...

SUZETTE.

Je pouvais vous écouter sans être coupable, je pouvais laisser lire dans mon cœur, mais aujourd'hui...

ÉDOUARD.

Ah! que j'aime à me rappeler ces jours de bonheur où, toujours auprès de toi, je jurais de t'aimer sans cesse, je pressais tes mains, je les couvrais de baisers, je te disais: Bientôt nous serons unis... alors je ne veux plus voir le monde. Tu soupirais, ton cœur battait avec force; tes yeux, tournés vers moi, se remplissaient de larmes, comme maintenant... (*La lumière expirant, laisse le théâtre dans l'obscurité.*) Ah! tu n'as rien oublié, non, je suis encore ton Édouard, tu m'aimes... oui, tu m'aimes toujours!

SUZETTE, *dans les bras d'Édouard.*

Édouard, ayez pitié de moi!

(*On ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BERTRAND, MADAME PINCHON, *une lanterne à la main.*

BERTRAND.

Quelle obscurité! Suzette! Suzette!

SUZETTE.

Mon mari!

BERTRAND, *éclairé par Mme Pinchon, apercevant Édouard.*

Un homme!... le colonel!... Pinchon ne m'a point trompé!

MADAME PINCHON, *à part.*

Comment, Édouard ici!.. courons chercher le général!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté MADAME PINCHON.

ÉDOUARD.

Bertrand, écoute-moi!

BERTRAND.

Pourquoi êtes-vous ici?... seul avec elle... la nuit... enfermés... (*Prenant Suzette par le bras.*) son désordre... répondez!..

ÉDOUARD.

Bertrand, je te jure!...

BERTRAND.

Ce matin, vous juriez aussi... on n'attendait que mon départ; mais je vais me venger... j'ai été soldat... vous me comprenez...

SUZETTE.

Au nom du ciel, écoute, Bertrand!

BERTRAND, *repoussant Suzette.*

Laissez-moi, malheureuse, je ne veux plus vous voir, gardez cette ferme, ces biens; on vous les devait... Quant

à moi, si j'échappe au sort que j'envie, j'irai loin, bien loin... et quoiqu'infirme, je puis vivre encore du travail de mes mains; personne ne connaîtra ma honte... je serai heureux, très-heureux !...Sortons !

(Il détache ses pistolets.)

SUZETTE.

Édouard, n'allez pas !...

BERTRAND.

Rassurez-vous, je puis être tué.

ÉDOUARD.

Grand Dieu ! ces armes, elles m'ont sauvé l'honneur !

BERTRAND.

Eh bien ! elles vont vous servir à m'arracher la vie.

ÉDOUARD.

Non, non, jamais je ne consentirai...

BERTRAND.

Préférez-vous passer pour un lâche?

ÉDOUARD.

Bertrand !

BERTRAND, *dans le plus grand égarement.*

Je ne vois plus le fils de mon bienfaiteur, vous m'avez déshonoré, je n'écoute plus rien ; sortons, vous dis-je.

SUZETTE, *aux genoux de Bertrand.*

Bertrand, et nos enfans?

(Elle veut s'opposer à leur départ, Bertrand la repousse violemment; elle tombe, et Bertrand entraîne Édouard.)

SCÈNE XIX.

SUZETTE, *seule d'abord, ensuite* LE GÉNÉRAL, et MADAME PINCHON.

SUZETTE *veut les suivre, elle tombe évanouie.*

Mes forces m'abandonnent; Bertrand!... Édouard !.... et je ne peux pas crier!

(Elle cherche à se relever pour regarder dans le jardin.)

LE GÉNÉRAL, *entrant vivement.*

Où est mon fils?

SUZETTE, *d'une voix étouffée.*

Courez! là!... là!...

(Le général court vers la porte, va pour sortir; on entend deux coups de pistolets. Jetant un cri d'effroi.)

Ah!...

(Mme Pinchon secourt Suzette.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, BERTRAND, *hors de lui, un pistolet à la main.*

LE GÉNÉRAL.

Bertrand, mon fils?

BERTRAND, *tombant à ses genoux.*

Oh! mon bienfaiteur, ne me maudissez pas!

TABLEAU.

FIN.